

Xavier Blanco
fLexSem - UAB



Synergies Afrique Centrale et de l'Ouest
n° 2 - 2007 pp. 187-204

Introduction

En tant que linguistes, traducteurs et enseignants de langues travaillant sur le français dans un contexte hispanophone et catalanophone, les membres du Laboratoire fLexSem (*Laboratoire de Phonétique, Lexicologie et Sémantique*) de l'Université Autonome de Barcelone (UAB) sommes bien conscients de l'influence, souvent déterminante, de la langue première sur les productions écrites en langue (s) seconde (s) et/ou langue (s) étrangère (s). Loin d'être toujours stigmatisable, cette influence peut être vivifiante et productrice de formes et de sens pour la langue qui se voit, pour ainsi dire, « maltraitée ». Par ailleurs, la traduction joue souvent le même rôle de pionnier dans l'enrichissement lexical (et, bien plus souvent que l'on ne pense, grammatical) de la langue cible.

Dans cet article, nous nous proposons de montrer comment les traductions vers l'espagnol et vers le catalan de certains textes écrits en français de l'Afrique subsaharienne forcent la main aux langues cibles mentionnées en y introduisant de nouvelles possibilités expressives. Le sujet évoqué étant très vaste, il est évident que nous devons nous limiter à des exemples plus circonscrits. Nous avons choisi d'examiner quelques traductions espagnoles et catalanes de l'œuvre d'Ahmadou Kourouma. Quatre langues et deux transitions sont donc considérées : la marque du malinké sur le français de l'auteur et le passage du français à l'espagnol ou au catalan.

Nous adopterons le point de vue du lexicologue-traducteur et ferons appel, comme outil d'analyse, à la notion de prédicat grammatical que nous avons développée dans le cadre du projet R+D+i (Recherche, Développement et Innovation) *InterGram*¹. Ledit projet a pour objet la création d'une interlingua grammaticale pour des systèmes de traduction automatique et est basé sur le postulat de l'existence d'environ 70 catégories grammaticales sémantiques interlinguistiques qui permettent de formaliser avec une grande souplesse des correspondances translinguistiques (que ce soit entre des langues typologiquement proches ou éloignées). Une même catégorie grammaticale pouvant présenter différents types de réalisations formelles d'après la langue considérée (il arrive qu'un affixe flexionnel ou dérivationnel doive être rendu par une collocation ou par une unité lexicale pleine, qu'une collocation soit rendue par une configuration syntaxique particulière, etc.), leur inventaire s'est révélé un outil performant pour la formalisation des processus de traduction observables dans des corpus bilingues alignés.

Nous disposons ainsi, à partir d'une recherche appliquée visant la production de traductions, d'un dispositif théorique que nous considérons de grand pouvoir explicatif pour l'analyse des traductions. La tentation de l'employer pour l'analyse stylistique dans le cadre de la création littéraire est forte, car la traduction du texte littéraire comporte forcément des parti-pris lexicaux et grammaticaux qui trahissent l'énonciation du traducteur. C'est en grande partie pour cela que la traduction vieillit, alors que l'original, en tant qu'énonciation première, reste ancré dans son propre temps.

Cet article pourrait être compris, en toute modestie, comme un plaidoyer en faveur d'une nouvelle stylistique capable de formaliser ses intuitions et désireuse de proposer des caractérisations le plus précises possible des phénomènes observés. Ses moyens ne seraient pas essentiellement différents de ceux des études lexicologiques et sémantiques, mais elle exigerait de ces derniers toute la souplesse nécessaire pour être en mesure de s'interroger aussi sur les dimensions créative et esthétique de la langue.

L'exemple d'Ahmadou Kourouma et ses traductions à l'espagnol et au catalan

Le fait de choisir l'œuvre d'Ahmadou Kourouma comme première illustration de l'approche que nous venons d'esquisser ci-dessus se justifie aisément. Avec *Les soleils des Indépendances* (1968), le mathématicien Kourouma se situe en claire rupture par rapport à un certain courant africain d'« écriture d'instituteur »², extrêmement soucieux de la correction linguistique et du respect de la norme de la langue française. Kourouma se pose en vrai agent glottopolitique³, il aborde une vraie entreprise d'appropriation du français à partir de sa langue native : le malinké. Cette opération de « malinkisation », pour reprendre le terme de Madeleine Morgomano⁴, commence dès le titre : *soleil* signifiant au pluriel *époque*. Le mot malinké sous-jacent est probablement *tele*, pouvant être traduit par *jour*, *soleil* ou *période*.

Très mal accueilli d'abord, valorisé ensuite, ce trait de l'écriture de Kourouma sera une constante dans sa prose, ce qui semble donner raison à Tchichelle Tchivela⁵ quand il affirme qu'il faut « faire craquer les genres, la grammaire, la syntaxe et même le sens des mots » pour exprimer l'expérience africaine en langue française.

Or le français de Kourouma est ensuite traduit à différentes langues, entre elles l'espagnol et le catalan, par des traducteurs de... français. Dès lors, la question se pose de savoir comment est préservé le style de l'auteur, comment est recrée la malinkisation lexicale et grammaticale avec cette nouvelle matière première : les langues cibles de la traduction.

Nous baserons nos observations et extrairons nos exemples des romans et traductions suivantes :

- *Les Soleils des Indépendances*, publié à Paris par Seuil en 1970 et sa traduction à l'espagnol *Los soles de las independencias*, de Mireia Porta, publiée à Barcelone en 2005 par Ediciones Alpha Decay.

- *Monné, outrages et défis*, publié à Paris par Seuil en 1990 dont, à notre connaissance, il n'existe pas de traduction publiée ni à l'espagnol ni au catalan.

- *En attendant le vote des bêtes sauvages*, publié à Paris par Seuil en 1998, sa traduction à l'espagnol *Esperando el voto de las fieras*, de Daniel Alcoba, publiée à

Barcelone en 2002 par El Aleph Editores, et sa traduction au catalan *Esperant el vot de les feres*, de Mireia Porta, publiée à Barcelone en 2002 par Edicions 62.

- *Allah n'est pas obligé*, publié à Paris par Seuil en 2000, sa traduction à l'espagnol *Alá no está obligado*, de Daniel Alcoba, publiée à Barcelone en 2001 par Muchnik, et sa traduction au catalan *Al·là no té cap obligació*, de Anna Casassas, publiée à Barcelone en 2001 par Edicions 62.

- *Quand on refuse on dit non*, publié à Paris par Seuil en 2004 et sa traduction à l'espagnol *Cuando uno rechaza dice no*, de Mireia Porta, publiée à Barcelone en 2005 par Ediciones Alpha Decay.

Dans les citations et petits extraits que nous présenterons par la suite, nous ferons référence à ces ouvrages avec les abréviations *Soleils*, *Monné*, *Bêtes*, *Allah* et *Refuse*, en indiquant le numéro de page de chaque citation.

Faisons remarquer que nous ne prétendons à aucune exhaustivité quand au corpus retenu. Ainsi, par exemple, nous n'avons pas inclus dans notre étude la pièce de Kourouma *Le Diseur de vérité*, ni des romans pour la jeunesse de l'auteur, comme *Yacouba*, *le chasseur africain*. Nous n'avons pas considéré de possibles variantes dans les textes originaux. Nous n'avons pas, non plus, entrepris de recherches sur l'éventuelle existence d'autres traductions ou fragments traduits à l'espagnol ou au catalan de l'œuvre de Kourouma (nous n'avons même pas utilisé la traduction espagnole de *Soleils* de Fernando Santos, publiée à Madrid par Alfabeta en 1986, puisque celle de Mireia Porta est plus récente et plus accessible). Notre objectif ne se situe pas dans le cadre de la théorie de la littérature ni dans celui de la traduction littéraire stricto sensu ; encore moins dans celui de la réception de la littérature africaine d'expression française en Espagne, mais plutôt dans la lexicologie comparée et la linguistique appliquée à la traduction.

Les significations grammaticales comme outils de la stylistique

À titre de petit exemple du genre d'études stylistiques que l'on serait en mesure d'appliquer à l'œuvre d'un romancier et ses traductions par rapport aux prédicats grammaticaux, nous ferons, dans cet alinéa, quelques remarques à propos du multiplicatif et de l'itératif dans les romans de Ahmadou Kourouma cités ci-dessus.

Signalons, d'abord, que ces deux significations concernent la quantification (numérique et non numérique, respectivement) des faits. Du point de vue strictement morphologique, le multiplicatif serait, pour les langues qui présentent ce grammème, une catégorie de quantification verbale représentant pour les faits ce que le pluriel nominal exprime par rapport aux objets, et dont le sens pourrait être glossé par 'plusieurs fois'. Du point de vue sémantique, il est présent dans toutes les langues et peut être exprimé par une grande variété de moyens linguistiques appliqués non seulement à un verbe, mais aussi à un nom, un adjectif ou un adverbe, puisque toutes ces parties du discours sont susceptibles de correspondre sémantiquement à des faits.

Du point de vue sémantique, le mode d'action reformatif ('avoir lieu encore une fois') pourrait être considéré comme un cas particulier du multiplicatif (une sorte de dual verbal). Voici un exemple où trois reformatifs apparaissent dans le même paragraphe, exprimés par les verbes *retrouver* et *redevenir* appliqués aux prédicats *popularité*, *opulent* et *moyens* :

« Vous avez retrouvé toute votre popularité. [...] vous êtes redevenu opulent, donc avez retrouvé les moyens d'être généreux [...] » *Bêtes*, p. 349

Quant à l'itératif, il est très proche de certains distributifs nominaux, et il peut être glossé par 'le fait a lieu à plusieurs moments successifs'. Nous éviterons ici l'emploi des termes *fréquentatif* et *répétitif*, même si rien n'empêche de considérer le premier comme un synonyme de *multiplicatif* et le deuxième comme synonyme de *itératif*. Précisons que les significations mentionnées ne sont pas à confondre avec des contextes comme *je vais réécrire ma dissertation*), qui implique 'refaire en introduisant des changements'⁶.

Ahmadou Kourouma aime introduire dans son texte des séries de multiplicatifs et d'itératifs, en obtenant si possible des allitérations. Voici un passage de *Monné* qui présente cette ressource stylistique accompagnée d'une allitération en *re-V* (qui ne correspond pourtant pas toujours un itératif) :

« [...] je retourne à la terre qui m'a vu naître pour tout recommencer : réapprendre l'histoire [...] j'observerai pour reconnaître les nouveaux symboles, et recommencerais l'existence pour retrouver les nouvelles appellations du soleil [...] Reconnaître les nouvelles significations [...] Je m'en vais pour réapprendre les nouvelles appellations de l'héroïsme et celles des grands clans du Mandingue. » *Monné*, p. 41

Ou encore ce passage de *Bêtes*, où le préfixe itératif est appliqué aussi bien au verbe prédicatif *attaquer* qu'au verbe inchoatif *commencer*, lui-même appliqué, à son tour, au nom prédicatifs *sac*. À quoi vient s'y ajouter l'emploi du support itératif *repandre* :

« Dès que le soleil point, les déscolarisés réattaquent, passent à l'action. [...] Les pillages reprennent, le sac des maisons de commerce, des établissements publics, des biens des personnalités du régime recommence. » *Bêtes*, p. 332

Voici encore des extraits de ce roman, où l'on fait appel au même procédé. Malgré la proximité des trois langues romanes, les traductions ont du mal à conserver l'allitération :

« Quand le dictateur s'annonce, tout repart, recommence, reprend. » *Bêtes*, p. 235

« Cuando el dictador se anuncia, todo vuelve a ponerse en marcha, se reanuda, prosigue. » *Bêtes*, p. 220

« Quan el dictador s'anuncia, tot s'engega, recomença, repren. » *Bêtes*, p. 228

« Cela ne les dissuade pas : ils recommencèrent, répétèrent plusieurs fois. » *Bêtes*, p. 24

« Ello no los disuadió: volvieron a hacerlo, lo repitieron muchas veces. » *Bêtes*, p. 24

« Allò no els va dissuadir de res : van tornar-hi i van repetir l'escapada diverses vegades. » *Bêtes*, p. 23

« Je fais reprendre, recommencer, poursuivre les perquisitions jusqu'à la nuit tombante. » *Bêtes*, p. 257

« Hago que recomienzen, que prosigan con el rastreo hasta el anochecer. »
Bêtes, p. 240

« Faig reprendre, recomençar, prosseguir les perquisicions fins a la caiguda de la nit. » Bêtes, p. 248

La destruction du rythme et de l'allitération (*re-* et *in-*) est totale dans la traduction du passage suivant :

« Le délégué étranger, ignorant des coutumes malinké, se répétait, se redressait et rebondissait, inconciliant, toujours indomptable, comme le sexe d'un âne enragé. » *Soleils*, p. 135

« El delegado forastero, ignorante de las costumbres malinkés, se repetía, se erguía y contraatacaba, nada conciliador, siempre indomable, como el sexo de un asno rabioso. » *Soleils*, p. 131

Cette observation n'est pas forcément à considérer comme une critique aux traductions ci-dessus. L'itération étant une signification grammaticale et non lexicale, les formes qui l'expriment peuvent être très variées et, ce qui peut poser un problème encore plus sérieux pour la traduction, fortement collocationnelles et donc soumises à des restrictions imprévisibles et idiosyncratiques. Ainsi, par exemple, les suites *prendre connaissance* et *reprendre connaissance* ne sont pas liées par un rapport aspectuel 'neutre'vs 'refactif', mais correspondent à deux unités lexicales différentes présentant une même forme (le prédicat épistémique à deux arguments *connaissance* et le prédicat d'état physique à un argument *connaissance*) ; la première est un inchoatif par rapport à *avoir connaissance de* et la deuxième un terminatif par rapport à *être sans connaissance* (état dans lequel on se trouve après avoir *perdu connaissance* ou *être tombé sans connaissance*) et un refactif par rapport à *avoir (toute) sa connaissance*.
Considérons cet exemple accompagné de sa traduction à l'espagnol :

« Le ciel avait promené des éclaircies à l'horizon quelque temps, puis la lune avait éclaté, et la brousse était redevenue blafarde [...] » *Soleils*, p. 47

« El cielo paseó sus claros por el horizonte cierto rato, luego estalló la luna y la maleza se volvió mortecina [...] » *Soleils*, p. 47

La traductrice rend le transformatif *devenir* par *volverse*, mais n'indique pas l'itératif, ce qu'elle fait pourtant de façon régulière tout au long de sa traduction de *Soleils*. Pourquoi ? Précisons que probablement la façon la plus naturelle de traduire à l'espagnol l'itératif d'une structure *ser Adj* (e.g. *era mortecina*) est la périphrase *volver a (ser Adj)*. Or, la suite *la maleza se volvió a volver mortecina*, quoique grammaticalement correcte, résulte cacophonique et n'est quasiment jamais employée. Bien entendu, nous n'affirmons pas que c'est précisément pour cette raison que la traduction espagnole ne rend pas l'itératif. Plusieurs solutions auraient été possibles (*se volvió a poner mortecina*, *se volvió de nuevo mortecina...*) et, en plus, la perte de l'itératif dans ce passage n'est pas vraiment grave. Il n'en reste pas moins que les contraintes d'expression des significations grammaticales, qu'elles soient propres à la morphologie dérivationnelle, à la combinatoire lexicale restreinte ou à l'emploi de certains syntagmes, sont importantes et nous réservent quelques surprises.

Par rapport à la relative variété de moyens linguistiques qui peuvent être employés pour une signification grammaticale donnée, considérons ces deux séries d'exemples où le français se sert d'un préfixe (*re-*), l'espagnol d'une périphrase verbale (*volvieron a*) et le catalan d'un adverbe composé (*de nou*) :

- « Quand les montagnes redevinrent verdoyantes et mystérieuses, Koyaga retourna en classe [...] » *Bêtes*, p. 24
- « Cuando las montañas volvieron a ponerse verdes y misteriosas, Koyaga regresó a clase [...] » *Bêtes*, p. 25
- « Quan les muntanyes es van tornar de nou verdejants i misterioses, en Koyaga va tornar a classe [...] » *Bêtes*, p. 24
- « [...] je ne voulais pas recommencer. » *Bêtes*, p.115
- « [...] yo no quería volver a empezar. » *Bêtes*, p.110
- « [...] no volia llançar-m'hi de nou. » *Bêtes*, p.112

Comme l'on peut constater, une signification grammaticale donnée peut être exprimée par divers moyens linguistiques, chacun d'entre eux possédant différentes possibilités formelles, qui peuvent présenter des quasi-synonymes ou des variantes imprévisibles (e.g. *à nouveau* est sémantiquement très près de *de nouveau*, mais non lié à *nouvellement*, alors que, en espagnol, *de nuevo* et *nuevamente* sont interchangeable dans beaucoup de contextes tandis que **a nuevo* est inexistant). En outre, une forme donnée qui soit clairement itérative dans certains contextes, peut ne pas l'être dans d'autres. Ainsi, dans l'exemple qui suit, *reprendra* n'est nullement un itératif mais un privatif (un causatif de la fin d'un fait) :

- « Vous resterez le président et le plus grand général de la République du Golfe tant qu'Allah ne reprendra pas [...] le souffle qui vous anime. » *Bêtes*, p. 9
- « Seguirá siendo el presidente y el más grande general de la República del Golfo mientras Alá no le prive [...] del soplo que a usted le anima. » *Bêtes*, p. 11
- « Sereu el president i el general més gran de la República del Golf mentre Al·là no us prengui l'alè que us anima. » *Bêtes*, p. 9

Le verbe espagnol *retomar* ou le catalan *reprendre* ne seraient donc pas des bons équivalents dans ce cas, même s'il fonctionnent parfaitement dans :

- « Ils recommencent la chasse aux captifs et le négoce des nègres. » *Bêtes*, p. 11
- « Retoman la caza para reunir cautivos; y el comercio negrero. » *Bêtes*, p. 13
- « Reprenen la caça de captius i el negoci dels negrets. » *Bêtes*, p. 11

où, soit dit en passant, ce n'est pas *reprendre* mais *recommencer* qui est employé, même si le premier serait aussi tout à fait possible.

Jusqu'ici, nous avons surtout focalisé sur l'itératif, centrons-nous maintenant sur le multiplicatif. La structure *V et re-V* fonctionne souvent comme moyen d'expression de cette signification grammaticale. En voici un exemple simple et symétrique

dans les trois langues :

« Je lis et relis le paragraphe. » *Bêtes*, p. 167

« Léi y releí el párrafo. » *Bêtes*, p. 157

« Llegeixo i rellegeixo el paràgraf. » *Bêtes*, p. 163

Parfois, la répétition du verbe, même sans l'ajout du préfixe *re-*, fonctionne comme multiplicatif :

« [...] et enfouissaient et enfouissaient beaucoup d'argent dans le bout de pagne. » *Soleils*, p. 59

« [...] y metían y metían mucho dinero en el pliegue del pareo. » *Soleils*, p. 58

Bien entendu, la traduction peut adopter d'autres solutions. Dans les exemples qui suivent, le catalan et l'espagnol se servent d'adverbes composés (littéralement : *plus d'une et de deux fois* et *une et autre fois*) :

« Le nouveau général Ledjo, maître des lieux, l'avait dit et redit, précise Tiécoura. » *Bêtes*, p. 108

« El nou general Ledjo, amo de la casa, ho havia repetit més d'una i dues vegades - precisa en Ticura. » *Bêtes*, p. 105

« Dans la suite Salimata vint et revint [...] . » *Soleils*, p. 66

« En lo sucesivo, Salimata fue una y otra vez. » *Soleils*, p. 65

Un grand nombre de moyens d'expressions lexico-collocationnelles de l'itératif pourrait être relevées : adjectifs comme *nouveau* appliqués à certains noms prédicatifs, structures adverbiales du type *une énième fois*, etc.. Voici quelques contextes où ces moyens sont utilisés en concurrence avec d'autres, comme le préfixe *re -* :

« En moins d'une semaine [...], vous retrouvez vos moyens, redevenez bon pour un nouvel interrogatoire, de nouvelles tortures. » *Bêtes*, p. 158

« *En menos de una semana [...], usted recuperó sus facultades, volvió a estar bien para un nuevo interrogatorio, para nuevas torturas.* » *Bêtes*, p. 149

« *En menys d'una setmana [...], us recupereu, us torneu vàlid per a un nou interrogatori, per a noves tortures.* » *Bêtes*, p. 154

« Une deuxième fois, vous avez les soins des médecins et des infirmiers pour vous remettre sur pied, pour vous préparer à un troisième interrogatoire, à des nouvelles tortures. » *Bêtes*, p. 158

« Por segunda vez usted tuvo las atenciones de los médicos y de los enfermeros para volver a ponerle a usted en pie, para prepararle para un tercer interrogatorio, para nuevas torturas. » *Bêtes*, p. 149

« Una segona vegada rebeu les cures dels metges i els infermers per posar-vos en condicions, per preparar-vos per a un tercer interrogatori, noves tortures. » *Bêtes*, p. 155

Résumons-nous : une signification grammaticale donnée peut être exprimée par des moyens linguistiques très différents⁷. Chacun de ces moyens peut avoir plusieurs formes, qui peuvent avoir, à leur tour, plusieurs variantes présentant des combinatoires différentes, lesquelles peuvent interférer avec l'expression d'autres significations grammaticales. Mis à part cela, lesdites formes peuvent véhiculer par ailleurs d'autres significations (grammaticales ou lexicales) et, de surcroît, l'acceptabilité d'une forme donnée ne peut pas être prévue a priori, puisqu'elle dépend du prédicat sur lequel elle s'applique... plus précisément sur la forme du prédicat sur laquelle elle s'applique (rappelons l'exemple ci-dessus *être conscient*, **avoir conscience*). À cela, il faut encore ajouter des questions de fréquence ou de plausibilité de certaines formes par rapport à d'autres, des questions de diastatique ou de niveau de langue⁸ et, également, des questions de diatopique, qui justement sont fondamentales dans le français malinkinisé de Kourouma.

Et ce n'est qu'après avoir tenu compte de tous ces facteurs que l'on peut émettre des jugements de valeur stylistiques puisque, après tout, la stylistique impliquerait la valoration d'un écart par rapport à la situation considérée comme « centrale » ou « normale ». Or, la situation « normale » est extrêmement difficile à représenter de façon objective.

Il ne faudrait pas, pour autant, tomber dans une sorte de « pessimisme linguistique », qui ferait pendant au « pessimisme africain » que quelques-uns ont voulu voir dans l'œuvre du romancier qui nous occupe. Non, bien au contraire, il s'agit tout simplement de mettre en relief l'extrême complexité formelle et, par ricochet, les énormes possibilités expressives et esthétiques de la matière première d'un roman : la langue. Ou plutôt... les langues.

Quandoque bonus dormitat Homerus

Nous ne redirons jamais assez notre admiration et notre respect pour la tâche du traducteur littéraire. Cependant, il est instructif de relever quelques traductions manifestement améliorables⁹.

Commençons par quelques exemples présentant justement des formes en *re-*. Le français *réengager* ('reprenre volontairement le service dans l'armée') aurait dû être rendu ci-dessous par *reengancharse*, non par *reincorporarse*, qui correspond plutôt à *réincorporer*. Le catalan *reallistar* est une solution tout à fait correcte¹⁰ :

« Vous pouviez réengager si vous le désiriez, continuer à acquérir des grades dans les tirailleurs. » *Bêtes*, p. 64

« Podía reincorporarse si lo deseaba, seguir sumando grados con los tiradores. » *Bêtes*, p. 64

« Us podíeu reallistar si ho desitjàveu i continuar adquirint graus en els tiradors. » *Bêtes*, p. 62

Le traducteur espagnol emploie pourtant plus loin le verbe *reenganchar* comme équivalent de *réengager*, mais cette fois-ci à mauvais escient ! En effet, *réengager* ici, comme on le voit dans le contexte étendu, est un multiplicatif pur de *engager* (*s'engager* une deuxième fois, mais pas forcément dans la même armée). En effet, Koyaga envisage de s'engager non plus dans l'armée coloniale

française mais dans l'armée de la République du Golfe. Le verbe *reengancharse* ne convient donc pas ici, comme l'a bien vu le traducteur vers le catalan qui se sert, tout simplement, de *enrolar*. Cette dernière solution est acceptable bien que plus appropriée pour la marine. S'agissant ici de l'armée de terre, les verbes *allistar* ou *incorporar* auraient été préférables :

« Et sûrement réengager dans l'armée de son pays avec rang d'officier. »
Bêtes, p. 73

« Y seguramente se reengancharía en él con grado de oficial. » *Bêtes*, p. 70

« I segurament s'enrolaria a l'exèrcit del seu país amb el rang d'oficial. »
Bêtes, p. 71

Examinons maintenant les exemples suivants où le traducteur espagnol introduit une construction (architecturale, non grammaticale) absente de l'original. En effet, alors que le français *réintégraît* signifie 'retourner', 's'installer à nouveau', la version espagnole parle de *rehacer* (qui n'est interprétable ici que comme 'rebâtir', 'reconstruire') :

« Avec le certificat pour son pays d'une nation libre, indépendante et égale en droit à toutes les nations de l'univers, le Président rentra dans son pays, réintégraît le palais du gouverneur de la colonie et proclamait le parti unique. » *Bêtes*, p. 78

« Con el certificado de nación libre para su país, independiente e igual en derechos a todas las naciones del mundo, el presidente regresaba a su tierra, rehacía el palacio del gobernador de la colonia y proclamaba el partido único. » *Bêtes*, p. 75

« Amb el certificat per al seu país d'una nació lliure, independent i igual en dret a totes les nacions de l'univers, el President tornava al país, s'instal·lava al palau del governador de la colònia i proclamava el partit únic. » *Bêtes*, p. 76

Mais ce n'est pas tout. Le traducteur espagnol n'a pas compris la suite *revenir sur sa démission* et a traduit par *volver después de su dimisión*, alors qu'il aurait dû opter pour une solution comme *reconsideraría su dimisión* :

« Tima reviendrait sur sa démission, reprendrait son fauteuil dès que se dessinerait un petit bout du chemin menant à la réconciliation de tous les enfants du pays. » *Bêtes*, p. 107

« Tima volvería después de su dimisión, recuperaría su sillón tan pronto como pudiera advertirse un principio de acuerdo que condujera a la reconciliación de todos los hijos del país. » *Bêtes*, p. 102

« En Tima s'ho repensaria, reprendria la butaca tan bon punt es dibuixés un petit esbós del camí que duria a la reconciliació de tots els fills del país. » *Bêtes*, p. 104

Ci-dessous, en faisant le calque *reprend* = *repone*, le traducteur rend un itératif par un verbe de parole dont le signifié est proche de 'répliquer', ce qui ne correspond pas du tout au sens de l'original. Notons, au passage, que *adquirir*

n'est pas un inchoatif naturel de *poder*. Des solutions comme *asumir*, *tomar el poder* ou encore *arrogarse* (qui implique des moyens illégitimes) auraient été préférables :

« Le pouvoir suprême du Golfe que vous veniez d'acquérir par l'assassinat et l'émasculaton, reprend Tiécoura. » *Bêtes*, p.170

« [...] el poder supremo del Golfo que usted acababa de adquirir mediante el asesinato y la emasculación, repone Tiecura. » *Bêtes*, p. 160

« El poder suprem del Golf que acabàveu d'adquirir mitjançant l'assassinat i l'emasculació -reprèn en Tiecura. » *Bêtes*, p.166

Voici encore une erreur de traduction très probablement imputable à un mauvais usage du dictionnaire bilingue. Ci-dessous, *retif* ne correspond pas à *reacio* (qui est un prédicat à deux arguments : *reacio a...*), mais plutôt à *rebelde* :

« La perpétuelle lutte entre le peuple rétif et son roi se réengagea. » *Bêtes*, p. 245

« La lucha perpetua entre el rey y el pueblo reacio se reanudó. » *Bêtes*, p. 229

« La perpètua lluita entre el poble rebec i el seu rei va reprendre. » *Bêtes*, p. 238

Le traducteur vers le catalan a eu aussi ses lapsus. Dans cet exemple, un baiser disparaît dans la traduction et est remplacé par une étreinte (*abrazar* = 'prendre dans ses bras'). Le faux-ami *embrasser* = *abrazar* est sans doute à l'origine de cette erreur :

« Nous avons ri aux éclats dans la nuit et nous sommes embrassés. C'était la première fois ! » *Refuse*, p. 136

« Nos reímos a carcajada limpia en la noche y nos abrazamos. ¡Era la primera vez! » *Refuse*, p. 101

Certains tours du français africain peuvent comporter des risques pour la traduction. Considérons ces extraits :

« Après le repos, nous avons pris pied la route et Fanta a continué son enseignement. » *Refuse*, p. 74

« Tras el descanso, volvimos a la carretera y Fanta continuó sus enseñanzas. » *Refuse*, p. 56

« Et nous avons pris notre pied la route vers le Nord, direction Zenoula. » *Refuse*, p. 85

« Y seguimos nuestro camino por la carretera hacia el Norte, dirección Zenula. » *Refuse*, p. 65

« Nous avons commencé pied la route [...] » *Refuse*, p. 111

« Empezamos a caminar por la carretera [...] » *Refuse*, p. 83

Il est contestable de traduire *route* par *carretera* (mot espagnol qui implique une piste à revêtement : bitume, pavé, gravillon...). Les co-occurents de *route* dans le roman sont, entre d'autres, *barrer la route*, *demander la route* (c'est-à-dire, 'prendre congé'), *la solitude de la longue route*, etc. Ils font penser plutôt à l'espagnol *ruta* qu'à *carretera*. Différence importante, car *ruta* est un nom à la fois locatif et prédicatif, alors que *carretera* est un nom uniquement locatif. Sans nier la possibilité qu'ils empruntent bel et bien quelques routes à proprement parler, Birahima et Fanta se déplacent très probablement par une variété de voies, surtout compte tenu qu'ils se cachent (« ici, en pleine forêt, nous n'avons rien à craindre des escadrons de la mort ou des jeunes militants FPI » *Refuse*, p. 41). Par ailleurs, rappelons que Birahima était apprenti-chauffeur chez Fofana et pouvait conduire des *gbagas* (camionnettes Renault pour le transport en commun). Or, ils font tout le trajet à pied sans jamais croiser ni essayer d'emprunter un moyen de transport plus rapide. Ils ne rencontrent que d'autres voyageurs à pied. En outre, le petit Birahima lui-même prend la peine de bien préciser dans son antérieure aventure, *Allah n'est pas obligé* et aussi dans le propre *Quand on refuse on dit non* :

« Et nous avons continué notre bon pied la route (pied la route, signifie, d'après Inventaire, marcher). » *Allah*, p. 45

« Les autres ont suivi pied la route. Oui pied la route. (Je vous l'ai déjà dit : pied la route signifie marcher.) » *Allah*, p. 61

« [...] je faisai pied la route avec Fanta (je partais, je voyageais avec Fanta). » *Refuse*, p. 37

La traduction catalane de *Allah* emploie aussi *carretera* (p. 35 et 46), tandis que la traduction espagnole opte pour *camino*, mais détruit¹¹ complètement la trace de l'africanisme :

« Y continuamos a nuestro buen paso por el camino (buen paso significa, según el Inventario..., "caminar") [...] . » *Allah*, p. 37

« Los otros lo siguieron, y nos pusimos en camino. Sí, en camino. (En camino significa "en marcha".) » *Allah*, p. 49

Mais il serait bien injuste de ne pas relever quelques solutions de traduction qui semblent brillantes ou qui, en tout cas, relèvent d'un effort de traduction louable. Il est évident que les commentaires métalinguistiques du petit Birahima posent bien des difficultés de traduction/adaptation. Voici comment s'en sort la version espagnole de *Refuse*. Nous donnons en italique, dans le texte, les suites qui se font pendant les unes aux autres :

« Donc, après que je suis sorti de ma cachette sous le lit (d'après mon dictionnaire, on dit pas que je sois sorti parce que ça c'est le subjonctif et que l'acte a bien eu lieu dans le passé) et que Fanta m'a donné à boire [...] » *Refuse*, p. 34

« Como iba diciendo, después de que saliera (o saliese) de mi escondite de debajo de la cama y Fanta me diera de beber [...] » *Refuse*, p. 29

« Dans les guerres de civilisations, les gens ne meurent pas comme dans

les conflits tribaux (*tribaux, pluriel de tribal*). [...] . Dans un conflit tribal, on tue tout homme qui se trouve en face. » *Refuse*, p. 42

« En las guerras de civilizaciones, la gente no muere como en los conflictos tribales. [...] En un conflicto tribal, matas a todo hombre que se te (no se dice te se) cruza por el camino. » *Refuse*, p. 34

Les mécanismes de compensation employés ici sont méritoires. Des observations métalinguistiques normatives en français sont remplacées par des observations différentes mais relativement semblables en espagnol. D'ailleurs, la traduction de *Refuse* essaie d'introduire, de temps en temps, de telles compensations, même si rien dans le texte français ne l'y oblige. Les explications de Birahima (avec ses quatre dictionnaires) sont donc rendues autant que faire se peut :

« [...] trois malheureux poursuivis par une horde de personnes balançant chacune un coupe-coupe. » *Refuse*, p. 60

« [...] tres infelices perseguidos por una horda de personas agitando sendos machetes (cada una, un machete). » *Refuse*, p. 47

Le déterminant distributif *sendos* n'existe pas en français. L'explication du Birahima espagnol est donc purement compensatoire d'autres explications portant sur le français que le traducteur n'a pas pu refléter en langue cible¹². De son côté, la traduction à l'espagnol de *Refuse* nous offre des versions rimées des proverbes malinkés, alors que la rime n'était pas présente dans l'original :

« On ne regarde pas dans la bouche de celui qui est chargé de décortiquer l'arachide. On ne doit pas être toujours là à regarder dans la bouche de celui qu'on a chargé de fumer l'agouti [...] » *Refuse*, p. 91

« No hay que mirarle en la boca a quien pelar cacahuets toca. Si le encargas a alguien el agutí ahumar, no andes mirándole en la boca sin cesar [...] » *Refuse*, p. 69

« Où un homme doit mourir, dit un proverbe angolais, il se rend très tôt, toutes affaires cessantes, dès le matin. » *Refuse*, p. 117

« Al lugar donde un hombre debe morir, dice un proverbio angoleño, por la mañana temprano se va a dirigir, pues nada ni nadie se lo va a impedir. » *Refuse*, p. 87

La traduction du proverbe africain est un sujet qui mériterait bien des réflexions. L'adaptation avec introduction de rime est certainement discutable. Il n'en reste pas moins que le traducteur s'acquitte honorablement de sa tâche. Il est tout simplement joli de voir comment la parenthétique *toutes affaires cessantes* du deuxième exemple est subtilement reprise par un troisième volet du prétendu proverbe espagnol. Cette sorte de coda, presque toujours omise à l'oral en faveur de la structure binaire du proverbe, constitue une caractéristique de la parémiologie romane : *qui V un x, V un z... et P*.

Les traces du malinké et la « morphologie préventive »

Les romans de Kourouma sont écrits en français. Mais il est évident lors de leur

lecture qu'un dictionnaire et une grammaire de français seraient pris de court pour l'analyse de ces textes. Du point de vue de la lexicographie informatique, un module spécial devrait être développé pour les opérations d'analyse morphologique automatique (*tagging*) et d'analyse syntaxique automatique (*parsing*). Autrement, le module général du français se heurterait à des difficultés sérieuses.

Il serait imaginable, et sans doute instructif, de construire un paquet d'automates à états finis correspondant au lexique et à la syntaxe de Kourouma. On pourrait le faire, en fait, pour quelques auteurs, de façon à pouvoir procéder à des études stylistiques comparées et à des analyses de proximité ou distance. Les outils de la linguistique informatique ont d'énormes limitations, certes, mais ils présentent un intérêt heuristique évident, car ils confrontent le spécialiste à des questions qu'il ne se poserait peut-être pas s'il n'avait pas à construire des outils extérieurs à lui-même.

Nous évoquerons ici quelques exemples. Il ne s'agit, en fait, que de quelques observations éparses servant à donner un bref aperçu de ce que représenterait le travail d'analyse lexico-stylistique des romans de Kourouma.

D'abord, certaines entrées lexicales exigeraient de nouvelles entrées de dictionnaire. Relevons-en quelques cas. Il existe, dans les romans de Kourouma, une isotopie de la parole, commençant par *palabre*, mot que le français avait emprunté à l'espagnol en lui donnant une connotation péjorative pour faire référence aux discours des africains dans un contexte commercial. Dans le français de l'Afrique subsaharienne, il a différents sens : 'discussion', 'débat', et il peut faire référence à des assemblées ou procès coutumiers. Le fait d'*avoir le palabre* a une importance fondamentale :

« Enhardi par le trouble du griot, Fama se crut sans limites ; il avait le palabre, le droit et un parterre d'auditeurs. Dites-moi, en bon Malinké que pouvait-il chercher encore ? [...] Il tenait le palabre. » *Soleils*, p. 14

« Fama, enardecido por la turbación del griot, se creyó sin límites; en su poder tenía la voz, el derecho y una platea de oyentes. Vamos a ver, como buen malinké, ¿qué más podía desear? [...] Él tenía la voz. » *Soleils*, p. 16

Il s'agit d'un concept tellement central dans la société recréée par Kourouma¹³, qu'il serait sans doute conseillable de le faire ressortir dans les traductions par une forme aisément distinguable par rapport à d'autres noms ou verbes de parole. La traduction par *voz* n'est pas, à notre avis, tellement réussie¹⁴. En revanche, il y a un bon effort de mise en relief du caractère particulier de la palabre dans la traduction :

« *C'est après de longues palabres que la décision avait été prise.* » *Refuse*, p. 134

« *Habían tomado la decisión después de largas deliberaciones a la africana.* » *Refuse*, p. 99 qui reste, cependant, difficilement généralisable tout au long du texte.

Une autre isotopie importante est celle de la magie : des mots comme *marabout*, *gri-gri*, sans parler des xénismes comme *gnama*. Et, bien sûr, la rencontre des deux isotopies dans la parole religieuse-magique (e.g. *bissimilai*).

Bien d'autres aspects mériteraient encore d'être relevés. C'est le cas, par

exemple, des dénominations des être humains (locaux et étrangers) aussi bien par rapport à leur origine que par rapport à leur rôle ou religion¹⁵, ou bien de quelques locatifs très caractéristiques, e.g. la *concession*, l'arbre à palabre (*fissandjiri*), la case à palabres (*Bolloda*)... Faisons remarquer aussi que l'emploi particulier de certaines formes constitue également un des traits du style de Kourouma. C'est le cas, par exemple, de la violation du régime de certains verbes « L'homme à son tour hurla le fauve, gronda le tonnerre » *Soleils*, p. 77.

De nombreuses unités pluriverbales seraient à noter : *regarder du pied aux cheveux* (e.g. *Refuse*, p. 62), *aller griller son arachide ailleurs* (e.g. *Refuse*, p. 22), *refroidir le cœur* (e.g. *Soleils*, p. 16, *Allah*, p. 28), etc.

Ensuite, il s'agirait de s'interroger sur la morphologie flexionnelle, au cas où elle aurait des valeurs sémantiques particulières. Dans le cas de Kourouma, le pluriel présente des emplois sui generis qu'il est important de relever¹⁶. Déjà dans les titres des romans *Soleils*, *Indépendances*, *Outrages*, *Défis*... on en observe un usage particulier pour les noms prédicatifs. Ce n'est pas *l'ère de* mais *les ères de*, même si l'on fait référence à un génitif subjectif singulier (« les soleils de Houphouët-Boigny » *Refuse*, p. 66, non pas « le soleil »). Signalons, au passage, que les références de Birahima à ses sources ne sont pas toujours exactes, qu'il semble parfois jouer avec le lecteur. Ainsi, il affirme que *soleils* signifient 'ères'd'après *l'Inventaire des particularités lexicales du français en Afrique noire*, alors que, en fait, la seule acception recueillie dans cet ouvrage pour *soleil* (du moins dans sa 3^e et dernière édition, ©EDICEF/AUF 2004) est la phrase figée nigérienne *avoir le soleil* ('avoir des hémorroïdes').

Par rapport à *Monné*, notons que la forme *monné* est au singulier, tandis que *outrages et défis*, qui lui servent de glosse, apparaît au pluriel. Il est intéressant de remarquer que le pluriel de *monné* employé par Kourouma dans son roman est *monnew* (la forme pluriel bambara en -w, correspondant au dialecte de Djigui, roi de Soba, et non pas la forme malinké en -lu)¹⁷.

Viendrait ensuite la question de la morphologie dérivationnelle. Les besoins de l'analyse automatique où la non-reconnaissance d'une seule unité lexicale peut supposer de graves entraves pour l'analyse réussie de toute une séquence de traduction nous ont obligés à développer un module que nous avons baptisé (non sans quelque humour) la « morphologie préventive ». Ainsi, une forme comme *répondeur* (*Bêtes*, p. 10 et passim), une fois éliminée l'hypothèse *Inanimé concret* <*appareil*> et en attendant de compléter le dictionnaire avec l'acception malinké (un apprenti du *sora*, le chantre ou aède, un initié en phase purificatoire, une sorte de fou du roi), serait reconnue de façon tout à fait compositionnelle comme 'celui qui répond', ce qui produirait, de façon triviale, l'équivalent de traduction espagnol *respondedor* et le catalan *contestador*. Or la traduction espagnole publiée opte pour *respondón* (*Bêtes*, p. 11) et la traduction catalane pour *replicador* (*Bêtes*, p. 9), des équivalences non attestées, qui nous situent d'emblée dans la nécessité d'expliquer l'écart et, ce faisant, de mettre en relief la tâche de traduction des traces du malinké à travers le français.

Signalons aussi la forme *palabrer*, verbalisation de *palabre* ; ou encore *marabouter*, de *marabout* :

« [...] depuis que le monde existe, les choses importantes et sérieuses se palabrent dans la cour des Doumbouya. » *Soleils*, p. 133

« [...] desde que el mundo es mundo, las cosas importantes y serias se deliberan en el patio de los Doumbouya. » *Soleils*, p. 129.

« On est maraboutés ! Perdus, envoûtés ! Et c'est la débandade. » *Bêtes*, p. 252

« ¡Estamos marabutados! ¡Perdidos, embrujados!. Y se produjo la desbandada. » *Bêtes*, p. 236

« Estem encantats! Perduts, embruixats! I és la desbandada. » *Bêtes*, p. 244

Ensuite, viendrait la question de la combinatoire lexicale restreinte. D'abord, les supports collocationnels permettant d'actualiser grammaticalement les noms prédicatifs. Nous observons des contextes comme : « marcher un mauvais voyage » *Soleils*, p. 146 ou « courber une prière » *Monné*, p. 16 qui ne sont pas des verbes supports standard du français et qui, tout en étant apparemment neutres du point de vue sémantique (*marcher un voyage* équivaut à *voyager*, *courber une prière* à *prier*), ne nous situent pas moins dans un contexte géographique (Afrique occidentale) et culturel (l'Islam) concret. Les traductions doivent prendre soin de conserver ces aspects : *emprender* par rapport à *viaje* (*Soleils*, p.142) détruit l'original, alors que *curvar* una oración permet de le maintenir.

Voici un cas qui nous laisse un peu perplexe :

« [...] les attentats imparables sont ceux qui se perpétuent à l'atterrissage de l'avion. » p. 197

« [...] los atentados irrefrenables son los que se cometen cuando aterriza el avión. » p. 184

« [...] els atemptats imparables són els que es perpetuen a l'aterratge de l'avió. » p. 191

La forme *se perpétuent* par rapport à *attentats*, que l'espagnol annule en employant le verbe support conventionnel *cometer* (*perpetrar* aurait été également possible et même plus spécifique par rapport à *attentat*) et que le catalan conserve littéralement. Il pourrait s'agir d'un erratum dans l'original. En fait, on en découvre d'autres, e.g. *l'un deux* à la place de *l'un d'eux* dans :

« Vraisemblablement, ces généraux estimèrent qu'avec l'un deux à la tête de l'État, les médias auraient beau jeu de dénoncer un complot des militaires du Nord. » *Refuse*, p. 112

Que dire de cet autre exemple ? Un bourdon ? La mère du métis Crunet a vraisemblablement couché avec un lieutenant blanc, comme l'affirme la traduction espagnole. Mais la structure *ne... que* pourrait (devrait ?) être ici lue comme restrictive. C'est l'interprétation de la traduction catalane. La mère aurait donc conçu vierge ! Ou alors d'un autre père blanc qui reste mystérieux... Faforo ! Gnamokodé !

« En raison de sa beauté et de sa virginité, elle avait été chargée de préparer l'eau chaude pour le lieutenant blanc et de savonner le dos de l'officier [...] Elle lava et relava nuit et jour le dos de son Blanc et ne se limita qu'à

cette tâche. Quelle ne fut pas sa surprise de constater quelques semaines seulement après le départ du détachement qu'elle portait bel et bien une grossesse. » *Bêtes*, p. 100

« A causa de su belleza y virginidad, le habían encargado que preparase el agua caliente para el teniente blanco y que enjabonara la espalda del oficial [...] Ella lavó y relavó día y noche la espalda de su blanco, y no se limitó a esa tarea. Cuál sería su sorpresa al comprobar, sólo algunas semanas después de la partida del destacamento, que estaba embarazada de verdad. » *Bêtes*, p. 96

« Atesa la seva bellesa i la seva virginitat, se li havia encarregat de preparar l'aigua calenta per al tinent blan i ensabonar-li l'esquena [...] Va rentar i intentar nit i dia l'esquena del seu blan i només es va limitar a aquesta tasca. Quina va ser la sorpresa en constatar al cap de poques setmanes de la marxa del destacament que estava ben embarassada. » *Bêtes*, p. 97

On devrait passer ensuite à considérer successivement les collocations restantes. Le célèbre incipit de *Soleils* «... ou disons-le en malinké : il n'a pas soutenu un petit rhume », p. 9, nous surprend par l'emploi de *soutenir* face à des possibilités moins marquées (e.g. *guérir de*, *se rétablir de*). La traduction espagnole détruit ici non pas le français, mais la force expressive du malinké à travers le français. En effet, dans « no se había recobrado de un pequeño resfriado », *recobrar* est la possibilité non marquée pour le terminatif de *resfriado* (*rhume*) et nous apparaît donc comme une phrase dépourvue de tout charme. Il arrive, cependant, que ce soit la traduction qui semble chercher à introduire une certaine couleur locale absente de l'original :

« Comme tout Dioula riche, Mamourou logeait et nourrissait une flopée de personnes. » *Refuse*, p. 154

« Mamourou, como todo diula rico, alojaba y daba de comer a una cáfila de personas. » *Refuse*, p. 111.

Le déterminant nominal *flopée* est une forme relativement courante en français hexagonal, sans connotations étrangères et d'origine latine (*faluppa*). La forme *cáfila*, en revanche, est rare en tant que déterminant nominal et liée à un contexte africain (son étyme est l'arabe *qâfila*, 'caravane'). Finalement, certaines constructions syntaxiques, particulièrement en ce qui concerne leurs aspects sémantico-communicatifs, mériteraient toute une étude à part entière :

« Violent est le dictateur, de naturel violent il est né. » *Bêtes*, p. 234

« El dictador es violento, nació con una naturaleza violenta. » *Bêtes*, p. 219

« De violent, n'és un munt, el dictador; va néixer violent. » *Bêtes*, p. 227

Il est évident que la traduction espagnole détruit ici l'emphase de l'original français que la traduction catalane s'efforce de conserver. Bien d'autres contextes, e.g. « Les pleureuses calmées, à Fama devait être désignée une case » *Soleils*, p 105 pourraient être relevés à ce sujet.

Conclusion

Nous avons essayé de donner quelques pistes pour l'analyse des traductions espagnoles et catalanes d'Ahmadou Kourouma. Ce faisant, nous nous sommes servis de concepts et outils linguistiques qui devraient nous permettre d'objectiver au maximum certaines observations translinguistiques.

Il va sans dire que beaucoup d'aspects restent non pas à étudier, mais même à mentionner : l'influence d'autres langues dans le texte français de Kourouma (arabe, sénoufo, peul... y compris des hispanismes comme *pronunciamiento*¹⁸ (e.g. *Monné*, p. 262). Les complexités, et en même temps l'intérêt, la beauté de cette énonciation plurilinguistique (« [...] et chantait des versets mi-malinké, mi-arabe » *Soleils*, p. 29 ; « Fama racontait une deuxième fois son rêve, le juge traduisait en français » *Soleils*, p. 165) ne se décrivent pas facilement.

Terminons par offrir, sans commentaires, deux exemples concernant des difficultés, des malentendus... et des solutions de fortune pour la communication interlinguistique et interculturelle. C'est dire jusqu'à quel point nombre de questions sont restées dans l'encrier :

« [...] l'interprète d'emblée m'annonça que les "Allamas" avaient attaqué les Français. Les "Allamas" étaient comme les Français des Blancs, mais des Blancs plus grands et plus méchants. [...] il nous paraissait invraisemblable que les "Allamas" dont le nom signifie en malinké "sauvés par Allah seul" puissent être aussi mécréants et cruels qu'il le traduisait. L'interprète Soumaré, bien qu'agacé par la méprise, patiemment expliqua en détachant les mots que les "Allamas" n'étaient pas des sauvés par Allah seul, mais une race de méchants Blancs [...] . » *Monné*, p. 82

« "Vous, Noirs, vous êtes des citoyens français : vous avez le droit de désigner un député pour l'Assemblée constituante de Paris." Député, dit par les Malinkés, devint *djibité*, mais le Centenaire ne traduisit pas le nouveau mot français par le sens de son vocable en malinké : on lui donna des longues explications qui lui permirent de conclure que c'était quelque chose que les Malinkés connaissaient et pratiquaient : il fallait envoyer un otage à la cour parisienne du Massa de Gaulle. » *Monné*, p. 228

Notes

1 Cette recherche a été financée, en partie, par le *Ministerio de Educación* espagnol à travers le projet R&D *InterGram* et, en partie, par la *Agencia Española de Cooperación Internacional* (AECI), *Ministerio de Asuntos Exteriores*. Nos remerciements les plus cordiaux à Manuel Tost (UAB) et à Sandrine Fuentes (UAB) pour leur relecture de l'article.

2 Cf. KESTELOOT, Lilyan (2001) : *Histoire de la littérature negro-africaine*, Karthala - Auf : Paris.

3 Cf. CAITUCOLI, Claude (2004) : « L'écrivain africain francophone agent glottopolitique », *Glottopol* 3, Université de Rouen. Cl. Caitucoli considère A. Kourouma le prototype de l'écrivain 'non conjonctif' (Op. cit. p. 16), celui qui affirme sa liberté en refusant la norme.

4 BORGOMANO, Madeleine (1998) : *Ahmadou Kourouma. Le "guerrier" griot*. Paris : L'Harmattan.

5 Cf. BREZUALT, Alain, Gérard CLAVREUIL (1989) : *Conversations congolaises*, Paris : L'Harmattan.

6 Merci à Ferenc Kiefer d'avoir attiré mon attention sur ce point (communication personnelle).

7 Nous sommes loin d'avoir mentionné tous les moyens linguistiques liés à l'expression de l'itératif et du multiplicatif. Pour un inventaire commenté de nombreux moyens d'expression de la fréquence en français, le lecteur intéressé peut consulter l'excellent ouvrage LIM, Jung-Hae (2002) : *La fréquence et son expression en français*, Paris : Honoré Champion.

8 Songeons à l'importance du style vulgaire dont se sert souvent le héros de *Allah* et de *Refuse* et qui est partie intégrante de la caractérisation du personnage en tant qu'enfant-soldat.

9 Nous n'insisterons cependant pas sur des erreurs dues à des inattentions, e.g. « La bête veut regagner les eaux. » *Bêtes*, p. 70 traduit par « La bestia pudo regresar al agua. » *Bêtes*, p. 68 où *pudo* (*pouvoir*) introduit une claire distorsion de sens. Notons, au passage, qu'il aurait été préférable de garder le pluriel de *eaux*, comme le fait le traducteur en catalan : « La bèstia vol tornar a les aigües. » *Bêtes*, p. 68. Ce pluriel est acceptable dans les trois langues romanes en question et reflète mieux le malinké sous-jacent au texte français (cf. infra). Nous passons sous silence le grand nombre de calques injustifiés du français présents dans la traduction espagnole de *Allah*, ainsi que quelques hésitations graves dans des mots-clés (*enfant-soldat* traduit tantôt par *niño soldado* tantôt par *soldado niño*, p. 93 et passim) et quelques erreurs de traduction « [...] le stick d'un officier. » *Allah*, p. 56 « [...] el sable bayoneta de un oficial. » *Allah*, p. 45.

10 Notons, cependant, le calque *grade* = *grado* - *grau*. Les équivalents de traduction *graduación* - *graduació* auraient été préférables.

11 Cf. aussi la N. du T. p. 51, innécessaire, celle de la p. 111 (décision de traduction très contestable), la N. du T. p. 16, inexacte (même si inspirée du Petit Robert), la même chose pour la glose de *pidgin*, etc.

12 À notre avis, il y a, globalement, une différence entre les remarques métalinguistiques du Birahima de *Allah* et celles du Birahima de *Refuse*. Les premières sembleraient en grande partie orientées à garantir la compréhension du lecteur (surtout européen), une sorte de ressource de la narration permettant une transgression du point de vue linguistique en s'assurant d'être, néanmoins, compris. Dans *Refuse*, par contre, elles semblent servir surtout à la caractérisation du personnage. Le recours aux dictionnaires est souvent orienté à des contenus encyclopédiques, plutôt que linguistiques (e.g. *Refuse*, p. 57, 62, 90).

13 « La palabra es un elemento esencial. Cuando tenemos la palabra, la democracia llega » affirme Kourouma dans le dialogue intitulé précisément *Cuando tenemos la palabra*, publié directement en espagnol (version espagnole de Nabila Khadri) en 2002 dans le volume collectif *Mamáfrica*, Fundación *Contaminame* para el Mestizaje Cultural, Zoela Ediciones : Granada (dialogue entre A. Kourouma et M. Kabunda à Agüimes le... 11 septembre 2001 !).

14 Traduction curieuse (peut-être un erratum) : « Il y a eu palabres et lecture du Coran » *Allah*, p. 30 vs « Hubo palabres y lecturas de El Corán » *Allah*, p. 25.

15 Cf. là-dessus l'étude BAGUE, Jean-Marie (1998) : « L'utilisation de mots "étrangers" dans un roman ouest-africain de langue française : *Monné, outrages et défis* d'Ahmadou Kourouma », *Le français en Afrique* 12, Paris : Didier-Érudition.

16 Pour d'autres catégories grammaticales, par exemple, celle du temps, cf. l'étude de Makhily Gassama, particulièrement le troisième chapitre : GASSAMA, M. (1995) : *La langue d'Ahmadou Kourouma ou le français sous le soleil d'Afrique*, Paris : Éditions Karthala et Acct.

17 Notons que, quand les locuteurs de malinké s'initient au catalan, ils ont tendance à commettre l'erreur de fléchir l'adjectif alors qu'ils maintiennent invariable le nom modifié. Cela est dû au fait que, dans une structure *N Adj*, le pluriel du nom malinké porte sur le dernier adjectif alors que le nom reste invariable, cf. CAMARA, Mamadou (dir.) (1999) : *Parlons malinké*, Paris/Montréal : L'Harmattan et GRÀCIA, Lluïsa, CONTRERAS, Joan Miquel (2003) : *El soninké i el mandinga*, Generalitat de Catalunya.

18 Notons, au passage, que *hablar* (de l'espagnol *hablar*) est utilisé en Côte-d'Ivoire. *Palabre, hablar, pronunciamiento*... L'espagnol semblerait un peu bavard...